

## Recherches sociographiques



Jean Gérin-Lajoie, *Les Métallos, 1936-1981*

Serge Côté

---

Volume 24, Number 3, 1983

Populations

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056058ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056058ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Côté, S. (1983). Review of [Jean Gérin-Lajoie, *Les Métallos, 1936-1981*]. *Recherches sociographiques*, 24(3), 433–435. <https://doi.org/10.7202/056058ar>

Jean GÉRIN-LAJOIE, *Les Métallos, 1936-1981*, Montréal, Boréal Express, 1982, 263p.

Jean Gérin-Lajoie, dans cette histoire des Métallos, tient le rôle à la fois d'acteur et de narrateur. Il ne faut donc pas se surprendre si l'ouvrage constitue, en même temps que le récit de la présence des Métallos au Québec, une « défense et illustration » du syndicat lui-même tout autant qu'une apologie du style d'action pratiqué par ses dirigeants. Cette absence de distance critique par rapport à l'objet d'étude marque tout le livre et se manifeste de diverses façons : par exemple, ce sont toujours les *autres* syndicats qui font preuve de manque de solidarité (pp. 188 et 239) ou qui repoussent l'unité syndicale (p. 108). Ce parti pris est toutefois bien compréhensible puisque l'auteur a œuvré pendant trente ans chez les Métallos, dont la moitié passée comme directeur québécois du syndicat. Il fut de tous les débats des trois dernières décennies et les a d'ailleurs fortement influencés lorsqu'il occupait le poste de directeur, notamment par le canal de son rapport moral annuel.

Le syndicalisme industriel, dont les Métallos sont un bon exemple, vise l'organisation de tous les travailleurs d'une usine au sein d'une même section locale et de toutes les sections locales d'une même industrie dans un même syndicat. Cette forme de syndicalisme s'est développée historiquement aux États-Unis, en réaction contre les limites étroites du syndicalisme de métier, et c'est cette version américaine qui a été importée au Québec.

On décèle chez l'auteur trois ordres de raisons qui expliquent son attachement à ce type de syndicalisme. Premièrement, les qualités intrinsèques du syndicalisme industriel en font un acquis pour la collectivité québécoise : efficacité dans la défense du niveau de vie des membres ; promotion de la démocratie aussi bien dans l'entreprise que dans le syndicat ; action sociale progressiste, qu'il s'agisse de veiller à l'éducation des responsables locaux ou à l'information des membres ou qu'il s'agisse de faire pression pour réformer les lois au bénéfice de la classe ouvrière ; enfin, affinité profonde entre le syndicalisme industriel et la social-démocratie (pp. 173, 236 et 239). À un deuxième niveau, l'auteur met bien en relief le succès organisationnel des Métallos avec leurs 45 000 membres au Québec : d'une certaine façon, cette importance des effectifs et l'histoire même de leur croissance montrent bien que la classe ouvrière québécoise a adhéré avec enthousiasme à la formule du syndicalisme industriel et aux valeurs qu'il représente (réformiste, social-démocratie). Comme troisième raison qui fait, pour Jean Gérin-Lajoie, de l'aventure des Métallos en sol québécois une expérience exemplaire, on peut parler de l'acculturation réussie de ce syndicat qui, venu des États-Unis, non seulement a adopté le français comme langue de son fonctionnement, mais aussi s'est donné des structures québécoises et surtout a épousé la cause du nationalisme en se prononçant en faveur de la souveraineté du Québec et en appuyant le Parti québécois. Cet appui est présenté à la fin du dernier chapitre du livre comme un « événement considérable » et un « honneur » (p. 242).

Tels sont les partis pris de l'auteur. Celui-ci ne cherche d'ailleurs pas à les dissimuler. Son interprétation de l'histoire des Métallos comme celle d'une indiscutable réussite syndicale doit être comprise en rapport avec ces attachements.

Le contenu et la forme de l'ouvrage sont intéressants à plus d'un égard. Les cinq chapitres de l'ouvrage suivent l'ordre chronologique des décennies et mettent en évidence, à chaque étape, les faits saillants de l'histoire des Métallos. Cette narration est vivante, bien documentée dans l'ensemble et soutenue par une iconographie abondante, variée et soignée. L'usage des marges pour y loger notes, photos ou dessins oblige à un graphisme inventif et bien réussi.

Le matériel présenté dans le livre permet de suivre les progrès de l'organisation syndicale dans la métallurgie où la syndicalisation s'effectue d'abord dans la première transformation de l'acier (Dosco et Stelco surtout), puis dans les usines des gros utilisateurs de matière semi-finie (Crane, GSW, Singer, Dominion Bridge) et enfin dans les usines des petits utilisateurs (dont plusieurs P.M.E.), de sorte que la taille de la section locale a tendance à diminuer à mesure qu'on avance dans le temps.

À côté de la métallurgie, la syndicalisation du secteur minier ouvre un deuxième champ à l'action des Métallos. De Noranda en Abitibi à la Gaspésie en passant par certaines mines de fer de la Côte-Nord et d'amiante de la région de Thetford, les Métallos sont présents dans tous les coins du Québec. Avec le temps, d'autres secteurs industriels sont représentés au sein du syndicat, telle la chimie. Le syndicat n'est pas au sens strict un syndicat industriel puisque, d'une part, il évolue dans plus d'une industrie et que, d'autre part, il ne parvient pas à rallier toutes les unités syndicales des deux industries majeures où il se concentre, soit les mines et la métallurgie. À côté des Métallos, plusieurs syndicats indépendants et affiliés (Union internationale des mineurs, lamineurs et fondeurs avant sa fusion avec les Métallos en 1967, C.S.N. ou autres allégeances) subsistent pendant toute la période à l'étude. Cependant, les Métallos sont manifestement le syndicat qui s'approche le plus du modèle idéal du syndicat industriel de par l'ampleur de son *membership* et de par sa présence « internationale ». En effet, lorsqu'il s'agit d'employeurs américains ou ontariens, les membres du Québec ont très souvent la possibilité de se concerter avec les travailleurs de l'extérieur pour entreprendre une action à l'échelle de la dimension continentale de l'industrie. En ce sens peut-être plus qu'en tout autre, les Métallos sont un syndicat industriel.

Un autre aspect sur lequel insiste Jean Gérin-Lajoie, et qu'il a fort bien documenté, c'est l'âpreté avec laquelle les grandes sociétés de la métallurgie et des mines ont combattu l'implantation des Métallos. Qu'il s'agisse de Dosco, Stelco, Iron Ore ou Noranda — cette dernière détenant la palme de l'antisindicalisme — chacune de ces entreprises a mis en œuvre de formidables moyens, soit pour empêcher la syndicalisation de son personnel, soit pour affaiblir ou détruire le syndicat une fois celui-ci en place. Faire durer les grèves jusqu'à l'épuisement, susciter des syndicats de boutique, multiplier les accréditations syndicales dans le but de fractionner les unités de négociation, créer des ennuis juridiques interminables, tous ces moyens ont été utilisés et les Métallos, comme d'autres avant ou après eux, ont mordu la poussière à quelques reprises, mais aussi ont remporté d'éclatantes victoires. Le recours à la grève semble avoir été fréquent et plusieurs de ces grèves furent longues. Certaines sont restées célèbres, comme celle de Murdochville en 1957.

Avec les années, les thèmes de revendication se diversifient : reconnaissance syndicale, conditions salariales, droits syndicaux, langue de travail, santé et sécurité au travail. L'évolution des structures internes du syndicat (district québécois, fonds de grève québécois, assemblée annuelle, formule du « local composé ») est abondamment décrite dans l'ouvrage. Elle témoigne d'une grande capacité d'adaptation.

D'autres sujets sont traités avec moins de bonheur. Ainsi, par exemple, la question des « marxistes » dans les syndicats. Tout semble laisser croire que l'auteur n'a pas de sympathie pour leurs idées ou leur style d'action. Tantôt, il allègue le « caractère illusoire du dogme marxiste » qu'il oppose au « caractère progressiste de la social-démocratie [préconisée] par le P.Q. » (p. 239), tantôt il parle de l'allergie des délégués ordinaires aux discours marxistes (p. 241), tantôt il fait référence à un syndicat en voie de disparition qui était « miné par [...] la présence des marxistes » (p. 50). Manifestement, le thème a une connotation plutôt péjorative pour Gérin-Lajoie. Lui qui, par ailleurs, affiche très ouvertement ses convictions social-démocrates affirme, en page 60, qu'il y avait vers la fin de la guerre deux « tendances résolument adverses présentes dans le mouvement depuis 1937 : les sociaux-démocrates contre les marxistes ». Cette façon de s'exprimer indique assez que, pour lui, les marxistes sont des adversaires. L'auteur évidemment a droit à ses convictions. Pour autant, il ne semble pas rendre justice à ses adversaires.

Pour ce qui est des marxistes des années trente et quarante, il néglige de préciser l'ampleur de leur contribution à l'édification du syndicalisme industriel. Cette contribution fut de deux ordres. De façon active, les marxistes laissaient derrière eux une base de militantisme qui, réinjectée dans les nouveaux syndicats métallos, servait à alimenter le dynamisme de la vie syndicale (voir conclusion du cas Warden-King à la page 73). De façon passive, les syndicats « communistes » maraudés par les Métallos contribuaient à la force organisationnelle ascendante du jeune syndicat

industriel (voir le dernier paragraphe de la page 75). Les explications fournies à propos de la disparition du syndicat « Mine-Mill » du Nord-Ouest québécois, juste avant l'arrivée des Métallos, ne sont pas complètement satisfaisantes, c'est le moins que l'on puisse dire !

Quant aux marxistes des années soixante-dix, l'auteur, à part le fait de mentionner leur existence, n'en dit rien. Que voulaient-ils ? Quel type de syndicalisme préconisaient-ils ? Quelle était la nature des différends qui les opposaient aux dirigeants et aux membres ordinaires du syndicat ? On n'en sait rien. Ce bout de l'histoire récente du syndicat reste à écrire.

L'auteur utilise à une seule reprise l'expression « syndicalisme d'affaires » (p. 238) et c'est après l'avoir encadrée de guillemets et après l'avoir qualifiée d'insulte. On sait que l'expression a souvent été accolée aux Métallos et à son ex-directeur. Au risque de hérissier Jean Gérin-Lajoie, il reste légitime de se demander s'il n'est pas possible, globalement, de catégoriser ainsi le type d'action syndicale des Métallos. Bien sûr, si l'on veut dépasser les images d'Épinal, la dichotomie syndicalisme d'affaires/syndicalisme de combat est trop étriquée, car l'on s'aperçoit toujours que la réalité est plus complexe que ce manichéisme intellectuel le laisse suggérer.

Plusieurs éléments épars dans le livre laissent toutefois deviner un modèle syndical que les Métallos concrétiseraient, modèle hautement valorisé aux yeux de l'auteur qui parle de « leadership intellectuel du syndicalisme québécois » (p. 231) et de sa « conviction de l'importance de ce syndicat pour tous les travailleurs et pour la société québécoise » (p. 243). Il s'agit d'un syndicat organisationnellement puissant, structuré à l'échelle du continent, capable d'affronter de façon implacable les grands et petits employeurs d'une industrie donnée. Un syndicat qui est naturellement l'ennemi des associations de boutique ou autres organisations manipulées directement par les employeurs. Un syndicat qui assure à ses membres un salaire élevé et des avantages sociaux importants (ce thème revient maintes et maintes fois). Un syndicat qui se préoccupe de causes telles que la protection de la santé, et ce, aussi bien au niveau de la convention collective qu'au niveau des pressions à exercer pour arracher de nouvelles législations. Un syndicat qui a les moyens de se payer des programmes de formation et qui réserve une partie de ses fonds à des activités qui élèvent le niveau de conscience de ses membres. Un syndicat qui défend une plate-forme de « gauche » (exclusivement social-démocrate, toutefois) pouvant aller jusqu'à l'appui à certains partis. Un syndicat enfin qui adopte des positions nationalistes militantes, traduisant ainsi sur le plan politique son progressisme intrinsèque.

Serait-ce là la recette du bonheur syndical ? En tout cas, il s'agit d'un portrait agréable à contempler. Sans doute, pour un grand nombre de salariés, cette formule présente-t-elle beaucoup d'attraits, mais elle a le défaut de remettre aux « progressistes » du P.Q. la défense de l'intérêt des travailleurs et elle comporte la même limitation que le réformisme social-démocrate européen : maintenir le mouvement ouvrier en tutelle tout en assurant à ses membres et à ses organisations certains avantages sur le plan du standard de vie.

Serge CÔTÉ

*Module de sociologie,  
Université du Québec à Rimouski.*

Pierre BOURGALT, *Écrits polémiques, 1960-1981. I. La politique*, Montréal, V.L.B., 1982, 370p.

Pierre Bourgault est fort à la mode par les temps qui courent : double recueil de ses écrits « polémiques » sur les années 1960-1980, l'un portant sur la politique et l'autre sur le culturel ; autre volume sur le « personnage » Pierre Bourgault qui accepte de se raconter sans honte ni fausse pudeur ; conférences fort courues sur le Québec de ces vingt dernières années. Bref, ce retour à la